



# SAMEDI

*prochain*

— Roman —

**TIPHAINE HADET**

Tiphaine Hadet

Samedi prochain

© Tiphaine Hadet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2561-5

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Le secret de la liberté, c'est la librairie.*

Bernard Werber

*Les Thanatonautes, 1994*

À mes deux ailes et à mon infini debout...

## Samedi 4 septembre

*Le 4 septembre est le 247<sup>e</sup> jour de l'année du calendrier grégorien, le 248<sup>e</sup> en cas d'année bissextile. Il reste 118 jours avant la fin de l'année. Écrit 4-Septembre (ou 4 Septembre), il indique la proclamation de la III<sup>e</sup> République française, au cours de la guerre de 1870.*

*L'opposition parlementaire, surtout républicaine, menée par Léon Gambetta parvient à mettre en place un gouvernement provisoire, dit de « Défense nationale ». La République est proclamée le 4 septembre, au balcon de l'Hôtel de ville de Paris, quoiqu'elle le fût d'abord dans quelques villes de province (Lyon notamment).*

*C'était généralement le 18<sup>e</sup> jour du mois de fructidor dans le calendrier républicain français, officiellement dénommé jour du nerprun.*

## *Elle*

6h27.

« Maman ! Maman ! C'est l'heure de se réveiller ! Moi je veux aller prendre mon bibi ! »

Une toute petite voix me glisse un ordre, pleine d'assurance mais suffisamment basse pour ne pas me violenter aussi tôt.

J'ouvre difficilement un œil en destination de mon téléphone sur lequel j'appuie afin que l'écran s'allume. À travers les volets, j'entraperçois la couleur changeante d'un ciel qui s'éveille. D'un bras, je soulève la lourde couette sous laquelle je suis enfouie pour inviter Paola à me rejoindre.

« Non maman ! Faut qu'on se lève ! Y a danse aujourd'hui ! », dit-elle à haute et intelligible voix en tapant du pied sur le vieux parquet grinçant.

Je hais le mois de septembre depuis toujours. Il sonne la fin de plein de jolies choses dont on a tous besoin. Les vacances. Le soleil. L'insouciance. Les bonheurs simples. Les glaces italiennes qui dégoulinent sur les doigts. Le sable qui s'engouffre jusque dans vos valises. Les parcs enfantins désertés dans lesquels je joue à cache-cache avec ma fille. Seules au monde. Je hais le mois de septembre. C'est la rentrée et la reprise d'une vie monotone qu'il faut s'évertuer à rendre belle chaque jour. Et, par les temps qui courent, j'en suis lasse à tout instant. Sauf pour Paola qui commence à trépigner alors que mon bras et la couette sont retombés et que je change de position pour ne plus être visible qu'au-dessus du sommet de mon crâne. C'est-à-dire rien du tout. Je sais qu'elle va finir par tourner les talons jusqu'à sa chambre pour y jouer un moment, le temps que mon cerveau daigne répondre présent pour le restant de la journée. Elle est habituée. Paola n'a que quatre ans mais elle mène son petit bonhomme de chemin comme une adulte. Mieux que moi. Depuis que son père est parti, nous avons conclu un pacte toutes les deux. Faire en sorte d'être heureuses ensemble. Peu importe le regard des autres. Peu importe les accidents de la vie. Peu importe qu'il n'y ait pas d'homme à la maison.

6h34. Elle vient de refermer doucement la porte qui nous sépare. Je rabats la couette en dessous de mon menton. Aucun regret. Je l'entends déjà ouvrir les tiroirs de sa commode emplie de jouets, tout en fredonnant une mélodie enfantine apprise la veille lors de sa deuxième journée avec sa nouvelle institutrice. Pourtant, une larme s'échappe sans prévenir de mon œil gauche. Foutue sensibilité qui vient ternir des instants précieux. Livio a quitté nos vies du jour au lendemain, avant même que je ne donne naissance à notre princesse. Il y a cinq ans bientôt. Mais je ne parviens pas encore à surmonter les matins silencieux. Le lit froid. Les tête-à-tête gastronomiques en solitaire façon pizza surgelée. Les non-disputes autour du programme télévisuel ou de la couleur des bols à acheter. Les chaussettes sales qui ne traînent pas entre deux coussins du canapé. Ce dernier est bien là et il n'est pas rare que je récupère sous ses coussins moelleux le dernier repas de Mandy, la colocatrice en plastique de Paola. Rien de salissant. Des semblants de Tupperware aux couleurs criardes renfermant faussement le festin gargantuesque préparé par ma fille. Pour l'instant, le convertible me supporte et tente de me chasser. Je n'ai pas de chambre. Nous habitons dans ce petit deux-pièces que nous aménageons et décorons sans cesse au gré des brocantes et des après-midi passés à arpenter les couloirs des centres commerciaux sans jamais trop dépenser.

Je dors dans le salon, souvent entre deux assiettes en carton qui traînent, au milieu des odeurs du repas du soir que nous avons préparé au son entraînant d'un nouvel album de pop ou de soul. Paola aime la musique. C'est sûrement la seule chose qu'elle a héritée de son géniteur de père qui, lorsque je lui ai annoncé ma grossesse, s'est empressé de rejoindre une compagnie artistique en partance pour une résidence illimitée à l'autre bout de la planète. Sans mot dire. Sans excuse. Sans responsabilité aucune. À quoi bon ? J'avais passé de nombreux mois durant notre relation à lui prouver que j'étais une femme forte, indépendante, entourée de centaines de personnes amies et aimantes. Il était féru de chants aux sonorités cubaines, pratiquant lascivement le violon, aussi bien qu'il me faisait l'amour lorsque nous nous retrouvions chez lui ou chez moi. Nous avons vécu une histoire passionnelle, sans fausse promesse, sans faux semblant. Du moins, c'est ce que je pensais. Les deux petites barres bleues qui étaient apparues un matin de novembre au milieu des toilettes sombres et sordides de mon lieu de travail de l'époque m'avaient très vite prouvé le contraire. Je pensais alors que cet

évènement scellerait un quelque chose empli de sentiments partagés. Il n'en fut rien. Ces deux foutues barres bleues m'enlevèrent l'homme qui ne s'était jamais installé à mes côtés. L'homme dont mon entourage se méfiait et que je m'évertuais à présenter comme parfait aux yeux de tous. L'homme qui charmait ma mère et mes deux sœurs aînées. L'homme qui me murmurait lorsqu'il se réveillait à mes côtés : « Je t'aime aujourd'hui. »

Je n'avais pas compris que les lendemains de Livio n'étaient pas semblables aux miens. J'avais passé les mois suivants à maudire cet homme, m'empiffrant sans arrêt de cochonneries sucrées qui m'empêchaient de sombrer dans un gouffre de solitude. Marianne fut aussi précieuse. Elle endossa dès lors le rôle si convoité de marraine, de docteur ès « remontage de moral » à toute heure. Elle est mon amie depuis toujours et, sous les apparences que je donnais de femme entourée, sociable avec un répertoire téléphonique débordant d'importants contacts, elle fut la seule à rester là. Au cours des mois durant lesquels mon embonpoint habituel se transforma inexorablement en une excroissance douloureuse, elle prit le taureau par les cornes à chaque instant. Marianne prenait plaisir à débarquer, les bras chargés de quatre menus composés d'ingrédients qui feraient vomir le meilleur diététicien. Trois pour moi et mon excroissance. Un pour elle. Le jour où j'ai perdu les eaux en regardant pour la vingt-septième fois de la semaine le premier volet des aventures de Bridget Jones, c'est elle que j'ai appelée. Marianne avait un don inné pour imiter la respiration du chien et la charlotte bleue qu'une infirmière lui avait glissée sur la tête ne vint pas perturber ma concentration pour faire face à la seringue qu'un bel apollon avait insérée dans mon dos au moment de la pose de la péridurale. Marianne vit Paola avant même que je ne puisse poser les yeux sur elle. Et sa présence renforça notre amitié.

Je suis devenue naturellement une mère célibataire. Sans rancune. Mon poste en contrat à durée indéterminée en tant que chargée de communication dans une mairie au budget exponentiel me rassurait. Mon avenir ne comportait pas que des doutes et des routes infinies logées dans le brouillard de l'existence. Ma famille me soutenait. Marianne était vite devenue la marraine en or de Paola et une place en crèche me fut accordée sans difficulté au regard de mon dossier administratif et fiscal. Ma fille avait grandi simplement et me rappelait chaque

matin que je ne devais plus penser qu'à travers moi. Elle ne m'avait posé qu'une question, dès les premiers jours de son entrée en maternelle, en septembre dernier.

« Maman, c'est qui un papa ? Parce que Méline à l'école, elle a un papa qui l'emmène le matin. Et c'est sa maman qui vient la chercher le soir. Mais moi, c'est tout le temps toi ou Marianne ou Mamie Jojo. Je peux avoir un papa moi ? »

J'avais pris mon excroissance dans mes bras et l'avais déposée sur notre canapé – mon lit – délicatement, avec tout ce qu'il restait en moi de sérénité pour m'aventurer dans un long discours pédagogique et rassurant. J'avais regardé Paola bien droit dans les yeux et j'avais lu immédiatement l'attente qu'elle avait ancrée au fond de son petit corps. Ça y est, elle va enfin savoir. L'heure d'aller au lit arrivait et je ne savais pas comment répondre à cette question sans lui donner la sensation qu'elle assistait à une séance de psychanalyse gratuite, avec pour fond sonore le début du journal télévisé qui annonçait encore des dizaines de morts dans une contrée en guerre du globe terrestre. La télécommande avait détourné mon attention quelques instants. Et puis, j'avais attrapé une boîte en carton que j'avais rangée dans l'étagère du salon qui me servait aussi de table de nuit. J'en avais sorti une pile de photographies écornées, parfois déchirées, souvent marquées de larmes séchées. J'avais déposé un portrait de Livio sous le regard de ma fille. Sans rien dire de plus. Elle l'avait observé pendant de longues minutes et l'avait saisi de ses petites mains fragiles.

« Je peux l'emmener dans ma chambre ? »

J'avais acquiescé d'un mouvement de tête. Paola avait simplement regagné son antre, le portrait de Livio accroché à l'âme. Elle n'en avait plus jamais reparlé et je n'avais plus jamais vu ce cliché. Elle devait le conserver précieusement quelque part dans sa bibliothèque mais je mettais un point d'honneur à ne pas fouiller dans ses affaires. Elle n'avait que quatre ans mais mes lectures psychologisantes version Dolto m'avait encouragée à laisser ma fille se construire des secrets dès son plus jeune âge. Le portrait avait donc disparu et j'avais regagné dès lors en sérénité face à mon absence d'explication rationnelle. Paola n'avait montré ni rancune, ni rancœur. Pas de doute. Pas plus de